

## AVANT-PROPOS

« Chaque jour, le fleuve voit passer les caravanes de ces demi-fous qui vont, sans guide, presque sans vivres, à peu près nus, sur une route inconnue. Un prodigieux instinct les conduit et les protège.

Nul n'a jamais écrit l'épopée du peuple des mineurs noirs. Ils ont de la boue jusqu'au ventre ; ils marchent, grelottant de faim et de fièvre, luttant jusqu'à la mort, pour arracher à la terre sa poudre d'or. »

(Jean Galmot, *Un mort vivait parmi nous*, 1922)

Ce matin-là, les brumes n'en finissaient pas de s'effiloche dans la ramure de l'imposant fromager. Les canots amarrés à proximité de ses contreforts s'entrechoquaient au passage du chargement de fret en route vers Village Assanson. Mes premiers coups de pagaie furent hasardeux. Calée à la poupe étroite d'un de ces minuscules « canots madame » utilisés par les femmes aluku, je me débattais pour masquer mes maladresses, mon appréhension et surtout pour m'assurer la constance d'un équilibre précaire. Il me fallait en outre endurer les remarques et les regards sarcastiques des habitués du *dégrad*<sup>1</sup>, de Maripasoula à cette heure matinale, assistant à mon départ vers *Tapusee*, c'est-à-dire l'amont.

Pour approcher le territoire de ceux que je désigne par « les gens de l'or » et qui sont pour la plupart originaires des Antilles, il faut en effet savoir naviguer en solitaire. Ce pays des ocres en coulées et des verts en cascades est fait de méandres fluviaux et de petites *criques* qui se perdent dans le sous-bois. C'est à proximité des berges quelquefois accessibles que sont installés des chantiers transitoires où l'on lave les graviers, les roches et les alluvions... Mais à l'évidence, au moment de rendre compte des paysages et des marques laissées par les hommes de ces terres, je suis saisie du même sentiment tenace d'inconfort que celui du payeur inexpérimenté.

Je m'apprêtais donc à remonter l'Inini seule dans une pirogue avec un simple sabre d'abattis et une pagaie aux bonnes proportions. J'avais déjà assimilé quelques rudiments de navigation mais, ainsi assise à fleur d'eau, je prenais la mesure des difficultés à venir... En tous cas, il m'a semblé, ici et là, que la chose la plus ingrate à acquérir était cette façon de se laisser glisser au fil du courant, et de diriger la pirogue sans en avoir l'air, comme le font si naturellement les femmes qui partent aux *abattis* avec leurs enfants. Il s'agit de

---

1 Les termes mis en italique lors de la première mention sont expliqués dans le glossaire en fin d'ouvrage.

maîtriser d'instinct le moindre mouvement imprimé à la pagaie, vers la droite ou vers la gauche, sans ces crispations qui risquent de tout faire chavirer... Il est salutaire aussi de veiller à ne jamais trop s'éloigner ni se rapprocher des berges, de garder la bonne distance, en évitant les obstacles qui se profilent au dernier moment : une souche au fil de l'eau, un rocher affleurant ou un tourbillon inattendu. L'idéal est de maintenir le cap, l'esprit libre et disposé à se laisser imprégner des sons de la forêt et de son rythme propre. Ensuite, il suffit de cette légère torsion du poignet pour bénéficier de l'agréable sensation de glissement précédant le coup de pagaie suivant. On apprend assez vite à diriger, sans doute plus vite qu'à rédiger ! Je me souviens surtout qu'au retour de cette longue journée qui, selon moi, devait définitivement lever le lourd handicap de ne pas savoir circuler seule sur le fleuve, j'avais croisé un jeune Indien wayana qui pagayait seul, lui aussi, mais assis tout à l'avant d'une longue pirogue surchargée de manioc et de graines de *wassay* en bouquet. Il se dirigeait d'une seule main, avec efficacité et négligence, pagaie coincée sous l'aisselle et concentré sur la canne à pêche qu'il tenait de l'autre. Je mesurais tout d'un coup ce qu'il me restait à apprendre !

Virage d'ombre sur le fleuve bistre, il me tardait d'arriver à l'embouchure de l'Inini. Combien de voyageurs avant moi avaient-ils emprunté ces chemins d'eau ? Toute remontée de fleuve, lorsque l'air s'assombrit et que les berges se resserrent, ne porte-t-elle pas, dans ces parages, à d'étranges rêveries projetant en amont, toujours plus en amont, des contrées fabuleuses ? Il s'agissait en quelque sorte d'appriivoiser un nouvel espace. Ce pays finirait bien par me devenir familier. A vrai dire, j'éprouvais quelques difficultés à apprécier les limites temporelles et spatiales de mon nouveau champ d'investigation, de mon « terrain », de ce que je concevais intimement comme ma « parcelle de découverte » et qui pour l'heure avait une allure de chantier informe. L'image du chantier s'est imposée à moi puisque c'est ainsi que les chercheurs d'or de Guyane désignent eux aussi, leur terrain de recherche et d'extraction. L'histoire de ces peuples, qui n'ont de mémoire que dite, que proclamée, ne se dévoile-t-elle pas comme l'or, à partir d'indices assez fugitifs et de filons évanescents ? Leur destin et leur imaginaire ne se sont-ils pas élaborés de la même façon, en méandres, en se défaisant puis se recomposant ?

Je m'aperçois aussi combien mon propre travail a été marqué par les allées et venues, flux et reflux, selon un rythme qui appartient bien aux orpailleurs créoles, et que j'ai peut-être adopté insensiblement à leur contact. Pendant mes quelques années de présence continue en Guyane, au début des années quatre-vingt, j'ai sillonné sans relâche les criques et les bois à partir du bourg de Maripasoula. Quelques années plus tard, fixée aux Antilles, je continuais de me rendre régulièrement sur le haut-Maroni et cette alternance rythmée de proximité et de distance, ces départs et retours, ont progressivement affermi et en même temps rendu plus subtils les liens tissés. De nouveaux interlocuteurs nous ont rejoints, enrichissant dialogues, témoignages et

complicités. Certaines voix se sont affaiblies et, peu à peu, les plus anciennes se sont éteintes. Ainsi, les données premières ont-elles dû être constamment retouchées, remaniées jusqu'à leur restitution présente qui reste bien sûr empreinte d'aléatoire et d'inachevé, à l'image de cette société des «Gens de l'or», minuscule et étrange, née il y a un siècle à peine et déjà finissante.

Chemin faisant, de leurs îles antillaises d'origine à la « Guyane Maroni », comme ils disent, j'ai pu élargir la perspective initiale au champ plus vaste de la créolité entendue dans son ensemble, au sens d'unité culturelle disposée en éventail, de la Caraïbe aux franges continentales. Mais c'est souvent à partir de détails, ou de l'analyse du particulier, qu'un ensemble plus vaste s'est dévoilé peu à peu. Au fil du temps, l'expérience s'enrichissant, j'avais aussi le sentiment d'accéder à ces strates plus secrètes de la condition et de la mémoire de ces gens. Avec mes tout premiers interlocuteurs, nous avons tissé des liens de connaissance et de connivence qu'une simple évocation suffisait à remettre à jour comme sous l'effet d'un révélateur. Des anecdotes, qui auparavant m'étaient apparues insignifiantes, pouvaient, sous un éclairage nouveau, prendre soudain une dimension insoupçonnée. Toutefois, la distance géographique aussi bien qu'affective, aujourd'hui établie avec ces années vécues en Guyane, apparaît, avec le recul, comme une condition nécessaire au témoignage et à la restitution. Cette dernière semble posséder, comme les émotions ou les données des sens, ce pouvoir troublant, quasi-magique, d'abolir instantanément la distance. Il suffit, par exemple, que me parviennent les senteurs mêlées d'un feu de bois humide sous une lumière bleutée, pour que l'émotion m'envahisse de réminiscences où se mêlent voix, visions, rires, rivières, sables d'or, mais aussi fébrilité et lassitude, quelque chose comme un enchantement désabusé et qui me pousse de façon nécessaire et urgente à la rédaction de cette chronique. Celle-ci concerne bien cette petite communauté écartelée entre l'Afrique des lointaines origines, les îles de servitude et les forêts du nouveau monde. Histoire mouvementée, hachurée, d'une société diffractée, dont il s'agit de rendre compte en épousant les lignes, les incohérences, mais sans en trahir la véritable et unique tonalité, sans en altérer la mémoire. J'essayerai d'évoquer les voies multiples que ces hommes et ces femmes ont empruntées, les jalons qu'ils ont posés, leurs quêtes itinérantes et leurs tentatives d'établissement en villages et mines. Ce sont eux-mêmes qui rendront compte de la couleur de mon chantier et de ses strates et, en leur cédant la parole, on approchera peut-être au plus juste et au plus fidèle de leur destin.

On ne saurait cependant aborder la question de l'or et de sa quête sans la situer dans l'ensemble de son contexte historique, économique et symbolique qui, à l'image des cultures amazoniennes semble, de l'origine à nos jours, marqué au sceau du désastre.

Écoutons ce qu'en pense un chamane yanomami :

« Lorsque l'or reste enfoui sous la terre, tout va bien. Il n'est pas dangereux. Mais quand les Blancs le tirent de là, ils le brûlent et le réchauffent en l'étalant au-dessus du feu, comme s'ils préparaient de la farine de manioc. Il s'en échappe alors de la fumée. C'est ainsi que se crée la *shawara*. Cette épidémie-fumée de l'or se propage partout dans la forêt, là où vivent les Yanomami, mais aussi sur les terres des Blancs, partout. C'est pour cela que nous sommes en train de mourir. A cause de cette fumée-épidémie. Elle est très agressive et lorsqu'elle se répand ainsi, tous les Yanomami finissent par en mourir. »

(Davi Kopenawa, cité par l'ethnologue Bruce Albert, 1993)

Nulle part autant qu'en Amérique du Sud, en effet, la question de l'or n'a été autant liée à la misère, aux déprédations, à l'exploitation et au génocide. L'Amazonie focalise le débat écologique mondial, mais les prédateurs modernes n'en poursuivent pas moins leur entreprise de spoliation. Durant ces dernières années, l'or est devenu la ressource principale de l'Amazonie brésilienne. Depuis les années quatre-vingt, l'attention régulièrement est attirée sur la pollution mercurielle, probablement assez ancienne, qui frappe tout le bassin amazonien et qui est directement liée à l'activité de ces chercheurs d'or. La Guyane Française ne fait pas exception.

Est-ce bien l'or qui est responsable de cette situation ? Est-ce lui qui corrompt du seul fait qu'il est considéré comme l'étalon suprême de la richesse, de la valeur et du pouvoir ? En réalité, cette conception corruptrice a été forgée dans l'ancien monde. Alors que tout ici, entre or et Amazonie, semble précisément opposer l'ancien et le nouveau monde. Réservoir présumé de ressources fabuleuses, ce vaste territoire empreint d'une homogénéité écologique et culturelle certaine, voué jadis à la seule horticulture d'essartage, du manioc et de divers tubercules, a connu une succession de cycles d'exploitation : bois précieux, peaux, or, café, caoutchouc, bois et or à nouveau.... Ces diverses activités présentées comme pionnières se sont en fait avérées être de rapine et n'ont entraîné aucune forme de développement durable. Elles ont donné lieu, bien au contraire, à l'épuisement rapide des ressources, à l'appauvrissement ou à la disparition de populations spoliées et au désastre écologique.

Depuis les premiers contacts entre Blancs et Amérindiens, chaque décennie semble avoir été marquée par de nouvelles dégradations du milieu naturel. Les Yanomami, encerclés sur leurs propres territoires par les « mangeurs de forêt », ont développé des stratégies de résistance symbolique à l'avancée de la frontière blanche. De même qu'ils ont attribué à la « fumée du métal », des armes à feu, les malheurs qui les ont frappés et décimés lors des premiers contacts, de même ont-ils établi une causalité cosmologique entre l'extraction de l'or et les nouvelles épidémies, le paludisme en particulier, qui ont dévas-

té la région. Dans cette vision, les orpailleurs qui propagent les fièvres et autres maladies représentent une subversion de l'ordre si fragile de la « forêt-terre » et l'humanité elle-même. A cette conception chamanique de « fumée-épidémie-cannibale », toute visionnaire et englobante, s'oppose évidemment celle des garimpeiros âpres au gain et prêts à s'entretuer pour prendre possession d'un peu du précieux métal.

N'est-on pas en présence de deux conceptions radicalement opposées du monde ? D'un côté, la domination anthropocentriste de la nature et de ses richesses, soumise à l'exploitation et l'accumulation sans limites, selon une logique toute capitaliste ; de l'autre, une vision cosmogonique où les êtres et les éléments sont régis par un réseau serré d'échanges symboliques entre les règnes du vivant, du minéral et du cosmique. Le chamane est la pierre de touche de ce système, il est l'intermédiaire principal entre les êtres, les esprits et les énergies, et le dépositaire de la tradition et du savoir ésotérique.

Mais sans doute n'en fut-il pas toujours et partout ainsi, de l'histoire de l'or et des hommes. Contrairement aux Indiens d'Amazonie, qui ont pris soin de garder l'or sous terre pour garantir l'ordre du monde, les grands empires pré-colombiens, aztèque et inca et, en Afrique, les anciens royaumes baule, akan ou ceux du Mali, ont organisé eux-mêmes son extraction et son commerce. L'or a ainsi servi de base à la fondation et à la structuration de puissants états, de sociétés hiérarchisées autour d'un roi, « maître du sol », entouré de castes nobles et d'esclaves. Puis vint au XVIII<sup>e</sup> siècle la traite négrière. On assista alors chez les Akan, par exemple, au déclin brutal du commerce de l'or, au profit de celui des esclaves qui devinrent dès lors le bien d'échange dominant avec le monde extérieur. L'or continua certes de circuler, mais uniquement à l'intérieur du royaume, comme monnaie, ou bien de prestige, destiné aux gens de cour.

L'or fut également, on le sait, l'un des ressorts majeur et avoué de la conquête du Nouveau Monde. Plus abondant et plus accessible que l'or africain, sa soudaine disponibilité fut ainsi indirectement à l'origine du commerce triangulaire. Les esclaves prendront désormais, en tant que marchandise, la place de l'or africain, alors que le métal précieux viendra d'Amérique. Il y mènera donc, sous la contrainte, des millions d'hommes et de femmes. Par un étrange paradoxe, ce sont leurs descendants que nous retrouverons, deux siècles plus tard, à leur tour, en quête de l'or guyanais. Par quels fils les relier à cette histoire si confuse et si douloureuse ?

Facteur de cohésion relative en Afrique pré-coloniale ou mobile d'un contact destructeur en Amazonie, l'or trace son sillage de malheurs dont on peut suivre les derniers remous jusqu'à nos jours. La reprise actuelle de l'orpaillage en Guyane voit les populations marronnes exploiter des concessions et organiser l'extraction et le commerce de l'or. Il y a pourtant bien peu de temps encore, rares étaient les Marrons impliqués dans ces activités, car depuis les premières ruées guyanaises, leurs convictions, leurs chefs et leurs lois les en tenaient à l'écart. Ils ont depuis amplement sauté le pas.

Mais il n'y a pas que l'or. La question des contacts de populations et de cultures est au coeur de l'histoire amazonienne. Ce vaste territoire constitue à lui seul, une sorte de continent à part, où les Amérindiens cependant ne représentent plus aujourd'hui que 5 % de l'ensemble des 20 millions d'individus d'origines très diverses qui le peuplent. Parmi ceux-ci, les afro-américains, *caboclos* et métis, n'ont guère retenu l'attention des voyageurs, géographes ou des chercheurs. L'Amazonie, avec des frontières plutôt imprécises, favorise les migrations et les brassages, brouillant ce clivage simpliste entre « indigènes véritables » et autres populations non-autochtones.

Ceux que l'on va évoquer de manière privilégiée dans ce livre, ces chercheurs d'or créoles, appartiennent à cette dernière catégorie. Migrants récents, ils constituent une toute petite pièce de ce puzzle amazonien. Ils ont eu à affronter pêle-mêle acculturation, désagrégation sociale et négation identitaire, mais aussi à s'approprier ces promesses d'or et de bois précieux, de terres inconnues et vierges avec au bout des formes de vie et de dignité nouvelles à inventer. Quel sera, sur ces terres, le destin de cette micro-société, émergeant de sa lointaine matrice africaine, marquée par l'exil et restructurée, qui sait, grâce aux ferments de l'échappée amazonienne ?

Les Guyanes et leurs grands fleuves qui viennent mourir dans les mangroves du rivage atlantique ont connu ces mélanges culturels, ces destins aventureux et aléatoires, ces espaces de liberté revendiqués ou fantasmés, ces constitutions de sociétés patchwork, faites d'emprunts hétéroclites... Comment les Créoles antillais, poussés jusqu'ici par les vents de la misère, se sont-ils adaptés à cette terre nouvelle, qui fut, comme pour bien d'autres avant eux, mirage, Eldorado ? Comment ont-ils ici travaillé, pensé, prié, aimé, fait souche, mis ou remis en ordre le monde ? Se sont-ils aperçus finalement qu'ils n'ont été, sans doute, que les perdants d'une aventure qui les a laissés là, sur place, avec au mieux une case et un canot... Et pourquoi, enfin, le moment de témoigner et de restituer leur cheminement est-il pour moi marqué d'un sentiment si proche de l'égarement ? Celui sans doute qu'évoque en ces termes l'ethnologue américain Stephen Tyler :

*« I call ethnography a meditative vehicle because we come to it neither as a map of knowledge nor as a guide to action, nor even for entertainment. We come to it as the start of a different kind of journey. »*

(Pour moi l'ethnographie est une voie méditative car on n'y accède pas comme à un corpus de savoir, ni comme à un plan d'action et pas non plus par plaisir. On y accède comme on se met en route pour un tout autre genre de voyage.)

(*Writing Culture*, 1986)